

# Kitâb Tarîkh Qosantîna

PAR

El-Hadj Ahmed El-Mobârek

---

L'histoire de Constantine a été écrite, voici bientôt une dizaine d'années, par un Constantinois, qui fut l'honneur de sa cité, M. Mercier (1). En ce qui concerne la période arabe et turque, ce savant regretté puisa aux sources musulmanes les plus connues : El-Kairouani, El-Bekri, En-Noueiri, El-Khatib, Ibn-Hammad, Bou Ras, Salah el Antri, etc. ; mais l'ouvrage d'El-Mobarek « *Tarîkh Qosantîna* » échappa à son attention. Aussi croyons-nous devoir en publier la traduction pour compléter le livre de M. Mercier, apportant ainsi notre modeste contribution à l'histoire de notre ville natale.

Nous connaissons deux manuscrits du *Tarîkh Qosantîna* : l'un appartient à la Bibliothèque nationale, l'autre à celle de la Médersa d'Alger ; ils ne diffèrent que par quelques variantes insignifiantes. Le dernier est d'une plus belle calligraphie ; mais le premier est plus complet : il se termine par le récit d'une rivalité de deux personnages Constantinois, récit qui ne se trouve pas dans le manuscrit de la Médersa ; de plus, il est daté du 23 safar 1269 (5 décembre 1852), ce qui permet d'assigner une date approximative à la composition de l'ouvrage : postérieur de 15 ans environ, d'après son contexte, à la prise de Constantine en 1837 et antérieur à 1852, date de la copie

---

(1) E. Mercier, *Histoire de Constantine*. Marle et Biron, Constantine, 1903.

manuscrite de la bibliothèque nationale, c'est donc vers 1852 qu'il a été fait.

Le *Tarikh Qosantina* n'a jamais été imprimé.

\*  
\*\*

Ahmed ben Omar ben Ahmed ben Mohammed ben el Attar, surnommé El-Qosantiny, à cause de son origine, appelé encore très souvent Cheikh Hadj Ahmed el Mobârek, tel est le nom complet de l'auteur.

La vie de ce savant se déroula tout entière à Constantine, depuis sa naissance, en 1790, jusqu'à sa mort, survenue en 1870.

Il fut élevé à Milah, localité des environs, par ses oncles qui appartenaient à une grande famille de la région, les Benou Attar, dans la zaouia familiale, où il commença ses études.

Mais il ne tarda pas à venir à Constantine pour continuer à s'instruire, en écoutant avec attention les leçons de professeurs réputés. C'est ainsi qu'il suivit les cours d'Ammar, le Rarbi, mouderrès à la mosquée de la Casbah, d'Ammar, le Mili, à Rahbat es Souf, de Mohammed Larbi ben Aïssa, directeur de la médersa de Sidi el-Kettani, et surtout du plus illustre de tous, El-Abbassi (1).

Arrivé à l'âge d'homme, il fut destiné au négoce : ses affaires commerciales l'appelèrent souvent à Tunis pour l'achat de turbans de soie et de parfums qu'il revendait ensuite à Constantine.

Il profita de ces séjours successifs à Tunis pour aller entendre de nouveaux maîtres et se fortifier ainsi dans la science par excellence, la théologie.

Un pèlerinage à la Mekke compléta son instruction religieuse.

---

(1) Voir la biographie de ces savants dans Hafnaoui, *Tarikh el Khalef biridjal essalef*, Fontana 1909, t. II, p. 286, 287, 430 et 59.

Aussi, à la mort du cheikh El Abbassi, il fut tout désigné pour le remplacer dans sa chaire de la Djama el Kebir; à son tour, il enseigna dans les mosquées les sciences musulmanes; il donna des conférences sur les sujets les plus variés devant un auditoire toujours plus nombreux. Sa réputation de savant s'établit dans la ville, ce qui lui valut de succéder en qualité de mufti à Mohammed el Annabi et d'être nommé assesseur au Conseil d'appel musulman qui siégeait à Constantine. Il fut révoqué de ces fonctions par l'autorité française lorsqu'elle acquit la certitude qu'il entretenait des relations secrètes avec le bey déchu, el Hadj' Ahmed (1).

Entre temps, il écrivit une quantité d'ouvrages dont les titres ne nous sont pas tous connus. Cependant, outre le *Tarikh Qosantina*, nous pouvons citer un *Commentaire* en deux volumes sur le *Djouher el meknoun* de Lakhdari, intitulé *سُلم الوصول في الصلاة على الرسول*. Il a donné en vers une *Louange du cheikh El Abbassi* son maître, une *Cassida en l'honneur du Prophète* et une *Règne de l'Ordre de Sidi Zouaoui* *السلسلة في طريفة الشيخ الزواوي*

El Mobârek appartenait en effet à la confrérie des Hansalias qui avait été implantée à Constantine par le cheikh Ahmed Ez Zouaoui. Auxiliaire précieux du marabout Hammou ben Zouaoui, le détenteur de la « *baraka* » à son époque, notre savant jouissait d'une grande influence sur les Khouans de son ordre. Lorsqu'il mourut, il eut l'honneur d'être enseveli dans la zaouia des Zouaouis, sur le versant du Chettaba, à quelques kilomètres de Rouffach.

Le poète El Achour a composé l'épitaphe qu'on lit sur sa tombe et qui permet de fixer exactement la date de sa

---

(1) Mercier, *Histoire de Constantine*, p. 523.

mort au 1<sup>er</sup> mardi de redjeb 1287 = 5 octobre 1870 de notre ère (1).

El Mobârek a eu un fils qui appartient comme son père à la confrérie des Hausalias. On peut lire dans Depont et Coppolani (2), le diplôme de moqaddem qui lui fut délivré en 1307 H. = 1889 J. C., par le grand maître de l'ordre, Si Belkacem bou Hadjar, fils d'Hammou ben Zouaoui, l'ami d'El Mobârek.

Si Abd el Moumem, petit fils d'El Mobârek, vit encore : c'est le moqaddem actuel de la confrérie des Hansalias à Constantine.

### TRADUCTION

Louange à Dieu dont l'empire seul est durable, — dont l'esquif navigue seul sur l'Océan des Destins ; — que cette louange dirige notre conduite — jusqu'au moment de la mort ; — qu'elle fasse réaliser notre espoir — sans fatigue et sans crainte ! — Que le salut et la bénédiction soient sur notre Seigneur Mohammed et sur tous ses frères les Envoyés et les Prophètes !

Un de mes amis, — (que Dieu le gratifie, ainsi que moi, des biens de ce monde et de l'autre), — m'ayant demandé de lui écrire les annales de Constantine, — je lui répondis par mon impuissance à satisfaire son désir, — ne connaissant aucune histoire concernant cette ville composée par des personnes compétentes. — Alors il voulut bien se contenter d'un résumé succinct des légendes

---

(1) Et non 1265 Hég. = 1848 J.-C., comme on lit dans la bibliographie du cheikh donnée par Hafnaoui, t. II, p. 73.

Le millésime 1287 s'obtient en faisant la somme des valeurs numériques barbaresques de chacune des lettres composant le souhait final du dernier vers :

وفد غدا غدوة الاثنين ٢٠ رجب

لربّه عام ذاك جدایم العسل

Il est parti, le lendemain du lundi de redjeb, vers son Dieu, en l'année (1287) : qu'il soit toujours du miel !

(2) Depont et Coppolani, *Les Confréries religieuses musulmanes*, Jourdan 1897, page 495.

recueillies auprès des gens et transmises de génération en génération : — j'accède à sa demande, — connaissant son amitié et son affection (1).

\*  
\* \*

Il y a plusieurs versions relatives à la fondation de Constantine. D'après les uns, le fondateur de la ville serait Constantin, l'empereur qui édifia Constantinople la grande, la Stamboul actuelle. D'après les autres, ce serait un gouverneur de Constantin en Afrique ; il lui aurait donné le nom de son maître, comme gage de sa soumission. Enfin, certains rapportent à ce sujet d'autres versions. Toujours est-il que Constantine est une ville ancienne bâtie par celui-là même qui bâtit Carthage, cité près de Tunis et ancienne capitale de l'Afrique. Or d'après les historiens, Carthage fut fondée à l'époque d'Ad, antérieurement à Ibrahim, l'ami de Dieu, (que le salut soit sur lui !) ; ce fait est bien établi et des savants nous ont affirmé l'existence de Constantine au temps d'Ibrahim.

C'était une ville très peuplée et qui n'a cessé d'être florissante. Jamais un ennemi n'y pénétra de force. On l'appelait jadis la « *forteresse africaine* » et on la citait en proverbe lorsqu'on parlait de fortification, car elle est bâtie sur un rocher que le vide entoure de tous côtés comme la bague entoure le doigt, sauf cependant du côté ouest. De ce côté on construisit avec beaucoup d'art, des voûtes en pierres de taille, d'une hauteur effrayante et solidement assemblées ; puis on aplanit le sol au-dessus et on l'égalisa de manière à en faire un terre-plein par lequel on pénétrait dans la ville. On dit même que, depuis la Casba jusqu'à Bab-el-Oued (la porte de la rivière) (2), la ville était bâtie sur des voûtes, formant une

---

(1) Cette introduction est en prose rimée dans le texte arabe.

(2) Vers le magasin à orge actuel.

assise puissante; cette assertion m'a été confirmée par une personne qui pénétra dans un souterrain de la Casba et qui, de voûte en voûte, de réduit en réduit, déboucha en contrebas de Bab-el-Oued, par une petite porte appelée Bab-el-Belad (la porte de la ville). Nous avons pu voir cette porte, aujourd'hui bouchée. Quant à ceux qui prétendent que toute la ville était construite sur le creux, cela est faux; nous avons constaté la présence du roc en certains endroits où l'on effectuait des fouilles; et lorsqu'on voulut faire des puits, des conduits pour l'eau de pluie, des égouts, on fut obligé de briser la roche à l'aide de la poudre et de la pioche. Notre opinion est qu'il n'y a dans le rocher que quelques fissures et grottes (1); pour bâtir la ville sur ces fissures, on contruisit d'abord des voûtes; puis on dama le sol pour l'aplanir; enfin, on édifia les bâtisses.

Comme fortification, un rempart entourait la ville de tous côtés, mais sous l'influence du temps et par suite de son ancienneté, il tomba en ruines. Les restes en sont encore visibles de nos jours (2).

Il y avait sept ponts, dont six en ville et un en amont; tous sont détruits et leurs vestiges ont subsisté jusqu'à l'époque de Salah bey, qui restaura le seul pont existant actuellement (3). Les avis diffèrent sur la cause de la destruction de ces ponts: pour les uns, ce serait l'œuvre du temps qui aurait étendu ses ravages sur toute la ville; les autres l'attribuent aux Berbères, lorsqu'ils étaient commandés par la Kahina, dont nous parlerons plus loin.

L'eau provenait de la source même du Bou Merzoug; ce fut un travail colossal pour l'amener à la ville. Un canal remarquable, construit d'après les données de la science,

---

(1) On peut voir ces grottes dans les caves de l'Hôtel de Paris.

(2) Depuis le Théâtre jusqu'à la porte Djabia.

(3) Sous le pont d'El-Kantara.

fut creusé sous terre ; lorsqu'il devait traverser un monticule, on taillait dans le flanc ; si, au contraire, il rencontrait une dépression, on construisait des arcades en pierres de taille sur lesquelles passait le conduit ; de la sorte l'eau parvenait à la ville. Le lieu dit Maouqaf (1) (arrêt) est ainsi appelé précisément parce que l'eau arrivait en cet endroit ; nous y avons retrouvé des arcades d'une grande solidité (2).

Lorsque la source fut tarie et que les tuyaux de conduite furent démolis, on bâtit un mur au-dessous de la porte Djabia (3) (porte du Réservoir), jusqu'au point où la rivière pénètre entre les deux rochers ; puis, on construisit une tranchée nécessitant de grands travaux d'art ; de la sorte, les passants se trouvaient à l'abri des bombes et des balles et l'ennemi était sans action sur eux. A l'intérieur de cette tranchée, on pratiqua un chemin par où l'on descendait pour aller puiser de l'eau ; un autre chemin servait pour remonter, afin d'éviter les encombrements. Jusqu'à sa démolition, effectuée par Salah bey avec l'autorisation du maître d'Alger, ce chemin conserva le nom d'El-Hanincha (le serpent).

Du côté occidental de la ville, il y avait un fort dont il est resté quelques traces jusqu'à nos jours : c'était le bordj Açous ; il était, paraît-il, fort élevé et dressait sa cime dans les nues ; les habitants de Bougie pouvaient y distinguer un falot placé à son sommet (4).

Un autre rempart se trouvait au-dessous du rocher et surplombait la rivière qui longe le précipice, l'eau venant

---

(1) Au commencement de la rue Cahoreau.

(2) Elles ont été démolies lors de l'ouverture de la rue Nationale.

(3) Ainsi appelée d'un grand bassin où les fidèles venaient se désaltérer et faire leurs ablutions.

(4) Ce bordj, était en relation avec une construction analogue située sur la montagne de Sidi Makhlof au Chettaba. Il pouvait ainsi surveiller bien loin les environs de la ville. La nuit, les soldats du bey communiquaient par des signaux de feu avec les factionnaires de Sidi Makhlof.

du côté du sud : il s'appelait Bab er Rouah (Porte de la Brise) (1) ; il en reste encore des ruines. Des meurtrières avaient été ménagées dans ce rempart par les rois hafside. Leurs prédécesseurs n'en avaient pas besoin, puisqu'ils ne connaissaient ni canon, ni fusil, leurs seules armes de guerre étant le sabre, la lance et l'arc.

Les premiers maîtres de Constantine étaient versés dans l'art du talisman et pratiquaient l'astrologie. Ils placèrent près de Bab-el-Oued un talisman qui avait pour vertu d'empêcher l'ennemi de pénétrer dans la ville. Nous avons lu, en effet, sur un livre, le passage suivant : « Constantine a été attaquée quatre-vingts fois ; mais jamais aucun ennemi ne put y entrer, ni s'en emparer, tant était grande l'influence d'un talisman placé par des savants... » Peut-être ce talisman n'est-il pas autre chose qu'un rempart situé à l'intérieur de Bab-el-Oued, que Benaïssa fit détruire sur l'ordre d'El Hadj Ahmed bey après le départ de l'armée française, commandée par le général Yousuf, quand Dieu décréta l'entrée des Français à Constantine, lors de la seconde expédition. Tout le monde connaît ce rempart ; il a été démoli depuis une quinzaine d'années environ (2).

En résumé, la ville était si bien défendue qu'aucun ennemi ne pouvait y pénétrer.

\*  
\* \*

Toutes ces fortifications ont été détruites par suite de la négligence des rois musulmans qui n'eurent pas l'idée de les entretenir et de les réparer, malgré qu'ils fussent au milieu des Berbères, dont les ravages dans le pays africain sont connus. Voici ce que dit l'auteur du

---

(1) Vers la faille qui conduit aux Cascades, dénommée actuellement Chaqq eth thofla.

(2) Ce détail permet de fixer vers 1852 la date de la composition de l'ouvrage d'El-Mobarek. — Cf. *supra*, 265.

*Mounis fi akbar Moulouk Tounis* (Histoire des rois de Tunis) (1). « Le pays africain était une suite continue de contrées peuplées, avec villes, hameaux et jardins ; le voyageur ne faisait pas une marche d'une demi-journée sans rencontrer quelque village habité et il était toujours assuré de passer la nuit dans quelque bourgade ou dans quelque ville. » Ce pays, si prospère, fut changé en désert par la Kahina, dont nous avons promis de dire l'histoire.

Lorsque les troupes musulmanes, sous les ordres de l'émir Hassan ben No'man, le ghassanide, arrivèrent dans le pays, voici ce qu'un historien rapporte d'après Abderrahman ben Ziad : « L'Ifrîkia, de Tanger à Tripoli, était une contrée toute couverte d'ombre et renfermait des villes peuplées ».

La Kahina fit le désert partout ; indiquons pourquoi.

Après que l'émir Hassan eut conquis Carthage et Tunis, il mit les Berbères en complète déroute ; ceux-ci s'enfuirent alors vers Barka. Hassan revint à Kairouan demandant s'il restait encore quelque berbère influent à redouter. On lui signala une sorcière du Djebel Aourès, appelée la Kahina (la sorcière), qui commandait un groupe important de Berbères. Il se dirigea alors vers elle ; et, quand il l'eut rejointe, un combat terrible s'engagea entre les deux armées ennemies ; beaucoup d'Arabes furent tués ; Hassan, battu et poursuivi par la Kahina, se réfugia près de Tripoli. Ceci se passait sous le Khalifat d'Abd el Malik ben Merouan. Hassan écrivit au Khalife pour lui apprendre la victoire de la Kahina sur les troupes musulmanes. Celui-ci lui ordonna de rester où il se trouvait et d'attendre des renforts. Il attendit ainsi cinq ans. Pendant ce temps la Kahina se rendait maîtresse du pays. « Les Arabes recherchent les villes, l'or et l'argent, disait-elle aux Berbères ; nous ne voulons que les champs ; pour nous débarrasser de ces ennemis, nous n'avons qu'un

---

(1) Ibn Abi Dinar el-Kairouani.

moyen, c'est de nous acharner à ruiner le pays, afin de les décourager ». Elle ordonna donc de détruire les villes, de couper les arbres, les forêts d'oliviers. Ainsi furent ruinées Baghaï, Tehouda, Ngaous (1), d'autres forteresses, des bourgs et des villes nombreuses. La Kahina assiégea aussi Constantine ; elle démolit plusieurs ponts, ainsi que quelques forts extérieurs ; mais elle ne put s'emparer de la ville.

La Kahina, qui s'appelait Damia bent Nifak, se trouvait en communication avec un djinn qui lui faisait connaître sa destinée. Elle étalait ses cheveux sur ses épaules et, leur adressant la parole : « Je vois, disait-elle, ma mort entre deux morceaux de bois ».

Après avoir vaincu les troupes musulmanes et en avoir fait prisonnier une partie, la Kahina, prise de générosité, rendit la liberté à tous les captifs, à l'exception d'un seul nommé Khaled ; elle le prit avec elle et l'adopta comme son second fils. Selon la coutume berbère, d'après laquelle les parties qui contractent un pacte d'honneur doivent faire une bouillie de farine et d'huile et l'avaler ensuite, la Kahina, après avoir préparé cette bouillie la présenta à Khaled et à son fils, qui la mangèrent. Puis Khaled vanta à son frère adoptif les beautés de l'Islam, l'exhortant à se convertir ; il réussit ; et cette conversion fut si sincère que le fils allait chercher un moyen de tuer sa mère idolâtre. Khaled et son ami écrivirent à Hassan pour le résoudre à venir à leur secours avec ses soldats ; la lettre fut placée entre les deux bois de la selle (2) d'un émissaire qui alla trouver Hassan. Celui-ci partit à la tête de son armée : Arabes et Berbères se trouvèrent aux prises ; le choc fut terrible ; jamais on ne vit bataille aussi acharnée ; on se serait cru à la fin du monde. La Kahina fut

---

(1) Baghaï à l'est de Khenchela ; Tehouda au nord-est de Biskra ; Ngaous à l'ouest de Batna.

(2) Ainsi se trouvait réalisée la prédiction du djinn.

tuée et Hassan envoya sa tête à Abdel Malik ben Merouan qui se trouvait alors à Damas, en Syrie.

\*  
\*\*

Sous la domination des rois étrangers, Constantine conserva ses anciennes bâtisses, mais ses fortifications ne furent pas restaurées. La ville ne resta indépendante que pendant trois années ; durant ce laps de temps, son gouverneur exerça un pouvoir absolu, sans être contrôlé par personne. Puis elle dut se soumettre ; elle subit tantôt le joug des rois de Merrakech, Lemtouna, Almoravides, Almohades, Beni-Merin ; tantôt la domination des sultans hafside de Tunis, jusqu'au jour où les Turcs d'Alger s'en emparèrent, ainsi que nous le verrons par la suite.

\*  
\*\*

#### [Principaux sièges de Constantine] (1)

Parmi les attaques dirigées sur Constantine, dont la tradition a conservé le souvenir, nous citerons d'abord celle de Abou Anan, sultan mérinide de Bône.

[*Attaque de Abou Anan, sultan de Bône.*]

A la tête de troupes considérables, il assiégea la ville avec une grande vigueur ; il construisit un barrage sur la rivière pour en détourner l'eau et il jura de ne repartir qu'après être entré à Constantine et l'avoir bouleversée de fond en comble.

Les habitants, souffrant de la soif, se pressèrent en foule chez le vénérable marabout Sidi Ali Makhoulf, auprès duquel ils se confondirent en actes d'humilité et en supplications. Celui-ci invoqua Dieu et aussitôt une

---

(1) Les sous-titres entre crochets ont été ajoutés pour faciliter la lecture de la traduction.

abondante pluie se mit à tomber, qui emporta le barrage établi par Abou Anan : la rivière reprit son ancien cours.

Les deux ennemis firent ensuite la paix ; aux termes du traité qu'ils passèrent, le sultan de Bône et quelques-uns de ses courtisans devaient entrer dans la ville et en ressortir ensuite. Abou Anan tenait ainsi le serment qu'il avait fait de pénétrer dans Constantine. Accompagné seulement d'un de ses domestiques, le sultan fit son entrée dans la ville, où il passa la nuit. Puis, ayant remarqué que les juifs habitaient le quartier d'El Mezabel (les Cloaques), il leur assigna le Chara (le Ghetto), sous la Casba, se conformant ainsi à la seconde partie de son serment de bouleverser la ville. Après quoi Abou Anan quitta Constantine sans avoir rien obtenu.

[*Attaque de Mourad bey, fils d'Ali bey, souverain de Tunis, 1112 H. = 1700 J. C.*]

Mourad bey quitta Tunis bien décidé à vaincre, après avoir rassemblé de nombreux soldats et s'être approvisionné d'armes de guerre, de canons, etc.

Lorsqu'il fut près de Constantine, il rencontra le bey de cette ville, Ali Khodja, à la tête de son armée. Un grand combat s'engagea qui se termina par la déroute du chef Constantinois. Les troupes tunisiennes s'emparèrent de son camp.

Puis Mourad bey arriva sous les murs de Constantine, dont il commença le siège. Au bout de cinq mois, Khaled bey de Tripoli, vint l'y rejoindre et, avec son concours, il put détruire la forteresse bâtie par les Turcs sur le plateau du Mansoura ; les canons qu'il y trouva furent envoyés à Tunis.

Sa colère était grande contre les habitants de la ville qu'il cernait de plus en plus, tandis que les assiégés se défendaient vaillamment. Une colonne d'Alger, venant au secours de Constantine pour en chasser l'assiégeant, Mou-

rad leva le siège de la ville, afin d'aller à la rencontre de l'ennemi ; il établit son campement en vue de la colonne d'Alger, près des mosquées des Eulmas (1) où les Algérois avaient dressé leurs tentes. Ceux-ci entrèrent dans les mosquées et, sur le Sahih de Bokhari, le Kitab ech Chifa (2) et le Coran sacré, chacun jura qu'il ne fuirait pas et qu'il ne serait pas parjure, dût-il rester seul.

Le jour venu le combat s'engagea ; l'attaque fut si vive du côté des Algérois, qu'une heure à peine leur suffit pour mettre en déroute Mourad, lequel, abandonnant son armée, ses soldats, ses munitions et tout son matériel, revint à Tunis, n'ayant plus avec lui qu'une cinquantaine de cavaliers .

Les Algérois, ayant fait prisonniers leurs ennemis, les passèrent tous au fil de l'épée, sauf ceux qui étaient turcs ; ceux-ci eurent la vie sauve, mais auparavant ils furent attelés aux vingt-cinq canons que Mourad avait amenés de Tunis et ils durent les traîner à Constantine ; là, les prisonniers furent remis en liberté ; quelques-uns retournèrent à Tunis ; les autres s'engagèrent dans l'armée victorieuse, qui revint à Alger.

[*Attaque de Cherif ben el Ahrach, 1219 H. = 1804 J. C.*]

Cherif ben el Arach était un marocain ; on prétend même qu'il descendait des chérifs établis à Fâs. S'étant rendu au milieu des tribus Kabyles, il les persuada de prendre Constantine ; il leur assurait que leur poudre de guerre ferait beaucoup d'effet, tandis que celle des Constantinois fondrait en eau dans le canon de leurs fusils. Par ses beaux discours, il les séduisit et les décida, leur promettant les richesses et les trésors de Constantine.

Une forte troupe de Kabyles, au nombre de plus de cent

---

(1) A l'est de Saint-Arnaud.

(2) Recueil de traditions du Cadi Iyâdh.

mille se mit sous les ordres de Cherif ben el Ahrach ; ils appartenaient aux tribus situées entre Djidjelli et Philippeville.

Cherif marcha sur Constantine. Devant lui, les nomades s'enfuyaient et se réfugiaient dans les montagnes et dans les ravins.

Le gouverneur de Constantine était alors Otsman bey, fils du bey d'Oran, Kara Mohammed. Il se trouvait avec ses soldats dans les environs des monts Babor, au moment où Cherif, à la tête des Kabyles, s'avancait sur la capitale. Aussi, ce fut le cadi de la ville, Hadj Ahmed ben Labiod, qui organisa la résistance ; il n'avait qu'une petite troupe de cavaliers renforcée par quelques auxiliaires venus des environs.

Les Kabyles attaquèrent les Constantinois avec impétuosité et ils réussirent à pénétrer dans la place. Ils avaient atteint Bab-el-Oued, lorsque les assiégés, du haut des remparts, les criblèrent de coups de canon. Cherif fut défait ; il reçut une blessure à la main et s'enfuit. Presque tous les Kabyles furent massacrés et l'odeur de leurs cadavres infecta longtemps ces parages. L'expédition avait échoué ; l'histoire en est restée célèbre.

Otsman, ayant appris la tentative de Cherif sur sa capitale, s'empressa d'y revenir ; sur sa route, il n'eut pas à livrer de combat. Il leva un contingent de fantassins et de nombreux cavaliers parmi ses tribus et ses douars pour combattre les Kabyles ; à la tête d'une forte armée, il se lança à la poursuite de Cherif, qui était près de l'Oued Zahour, entre Djidjelli et Collo.

Chaque tribu kabyle qu'il rencontrait faisait sa soumission et demandait la paix. Otsman acceptait l'une et leur accordait l'autre. Arrivé à l'Oued Zahour, une députation kabyle vint au devant de lui et lui dit : « Donnez-nous des cavaliers, nous nous emparerons de la personne de Cherif et nous vous l'amènerons prisonnier ». C'était là un stratagème et une ruse de leur part.

Otsman, confiant, leur adjoignit son général avec cinq cents cavaliers. Mais, arrivés près d'une vallée accidentée, les Kabyles entourèrent de tous côtés les soldats arabes et s'apprêtèrent à les tuer ; dans ce but, ils les acculèrent au pied d'une montagne.

Lorsque les cavaliers d'Otsman virent les Kabyles les cernant de toute part, ils descendirent de leurs montures et creusèrent avec leurs sabres un fossé qui devait leur servir de rempart ; ils restèrent ainsi au milieu de leurs montures plus de trois jours, souffrant la faim et la soif.

Otsman, ayant été informé de cette trahison, donna l'ordre à sa colonne de lever le camp pour aller au secours de ses soldats, et, marchant au premier rang de l'armée, il se dirigea vers son général prisonnier. Les Kabyles le suivirent par derrière, coupèrent les arbres de la route, firent des barrages avec des poutres et détournèrent l'eau de la rivière sur la plaine pour la détremper.

Lorsque Otsman s'approcha du groupe de ses soldats prisonniers dans leurs retranchements, les Kabyles l'entendirent ; ils enfourchèrent leurs montures et s'enfuirent au lieu d'attaquer le bey. Cependant l'armée d'Otsman allait être anéantie ; partout les clameurs des Kabyles retentissaient, tandis que les Arabes s'enlisaient dans la terre détrempée ; ne pouvant retrouver leur route, ils furent complètement perdus ; quelques-uns seulement échappèrent au désastre. Otsman fut tué ; son tombeau est bien connu dans la région.

Quant aux Kabyles, ils s'emparèrent des biens, des chevaux et des armes de l'armée arabe.

[*Attaque d'Hamouda, pacha de Tunis.*]

Ce récit serait trop long, si nous ne l'abrégions.

Tunis et ses dépendances étaient sous le joug tyranique du sultan d'Alger et de son gouverneur à Constan-

tine, car le pacha de Tunis avait été nommé et installé par le sultan ; aussi était-il bienveillant envers les habitants originaires d'Alger et il faisait toujours droit à leurs réclamations ; toutes les questions le concernant passaient par l'intermédiaire du bey de Constantine ; celui-ci envoyait des personnages de son entourage lorsqu'il avait des affaires à traiter à Tunis ; d'ailleurs, il avait un représentant dans cette ville.

Les Constantinois étaient très durs pour les Tunisiens ; lorsqu'ils se déplaçaient pour aller à Tunis, ils ne cessaient de causer des dommages de toute sorte aux habitants des villes situées sur leur passage, comme le Kef et autres. Hammouda pacha n'ignorait point cet état de choses, il le tolérait, car c'était un homme intelligent et un politique habile.

Les fonctionnaires Constantinois étaient bourrus et grossiers ; pour la plupart, c'étaient des paysans ne comprenant rien à l'administration d'un pays ; leur malveillance les porta à l'arrogance et ils dépassèrent les limites permises.

A ce sujet, on raconte qu'un membre de la famille des Ben Zekri avait été chargé par son maître, Hadj Mostafa Angliz, bey de Constantine, d'aller à Tunis pour régler une affaire. Le pacha de la ville, Hammouda, le reçut fort bien ; il le fit descendre dans un palais près du sien et ordonna de le traiter avec honneur. Un jour, on organisa un grand banquet à son intention ; les mets furent servis dans de la vaisselle d'argent et dans des vases de faïence de grand prix. Le repas terminé, l'envoyé du bey Constantinois jeta tous les plats par la fenêtre et ils se brisèrent en mille morceaux ; puis, il but du vin et demanda un fusil à un domestique ; l'ayant chargé à balle, il tira dans le sérail du pacha. Hammouda entra dans une colère furieuse ; il voulait le tuer ; mais, sa raison lui revenant, il réfléchit aux conséquences d'une telle action et sa colère se dissipa.

Le pacha de Tunis toléra ainsi bien des affronts de la part du bey de Constantine jusqu'au jour où Hadj Mostafa Angliz fut destitué par le bey d'Alger ; celui-ci pardonna la conduite de son gouverneur, il ne le mit pas à mort, mais il l'exila à Tunis, ainsi que son fils Ali ; il fut reçu par Hammouda qui eut beaucoup d'égards pour lui.

Otsman, dont nous avons déjà parlé, succéda à Hadj Mostafa ; il entretenit jusqu'à sa mort des relations cordiales avec le pacha de Tunis.

Abdallah le remplaça ; en homme brave et énergique, il quitta Alger pour se rendre à Constantine, où ses sujets s'étaient révoltés, s'insurgeant contre sa domination ; il les battit et tua tous ceux qui avaient secoué le joug de l'obéissance. Puis il partit combattre Cherif ben el Ahrach dont nous nous sommes occupés précédemment. Ce dernier avait réuni les Kabyles dans un village des environs de Sétif. Abdallah les vainquit, s'empara de leurs biens et en décapita un grand nombre ; quant à Cherif, il disparut on ne sait où. Abdallah ne cessa de poursuivre les révoltés jusqu'à ce qu'ils rentrèrent sous sa domination et que le calme fut rétabli. Il guerroya encore contre quelques-uns de ses sujets qu'il fit périr et auxquels il prit leurs propriétés.

Il résolut ensuite de s'emparer de la Tunisie et il s'avança jusque sous les murs du Kef. Le pacha de Tunis Hammouda s'emporta violemment contre lui et lui opposa Hadj Mostafa Angliz ; à partir de ce moment il manifesta ouvertement son animosité contre Alger et il somma le représentant du bey de Constantine de quitter Tunis ; pareille sommation ayant été faite aux commerçants originaires d'Alger et de Constantine, ceux-ci réalisèrent leurs biens et revinrent chez eux. Les hostilités étaient ouvertes entre Alger et Tunis, mais sur ces entrefaites Abdallah fut destitué et tué.

Hossine, fils de Salah bey, le remplaça. C'était un

jeune homme, habitué à la ville, ne pouvant monter à cheval, ni aller à la guerre, ne connaissant ni la tactique militaire, ni la diplomatie administrative.

Hammouda en profita ; il donna des ordres en conséquence à ses sujets et à ses soldats. Son vizir, Sliman Kahia, partit à la tête d'une colonne avec ses sujets, leurs femmes, leurs enfants et tous leurs biens ; il avait réuni plus de cent mille fantassins et cavaliers, sans compter les paysans.

Hammouda entretint correspondance avec les chefs Constantinois (en particulier avec El Hanachi), avec le cheikh de l'Aurès, celui des Arabes et celui de la Medjana. Il leur fit de nombreux présents pour se concilier leur sympathie et leur promit de superbes récompenses s'ils abandonnaient la cause du bey de Constantine pour le soutenir.

Son ministre, Sliman Kahia, quitta Tunis avec une grande quantité de canons, de boulets et de chevrotines. Il chargea de bombes cinq cents chameaux, dont chacun en portait deux, sans compter les boulets et les obus ; jamais on n'avait vu pareille expédition.

Arrivé près de Constantine, Sliman Kahia rencontra Hossine ; il lui livra quelques petits combats, puis s'embusqua sournoisement dans les ravins et les vallées ; le lendemain, il arrivait au plateau du Mansoura.

Les habitants de Constantine étant sortis pour se défendre, furent tués pour la plupart ; ceux qui échappèrent à la mort revinrent et fermèrent les portes de la ville. Quant au bey Hossine, il se retira dans la forteresse du Thir, aux Riras (1).

Sliman Kahia braqua ses canons sur la place qu'il assiégea un mois et un jour ; chaque nuit, il lançait sans discontinuer plus de cent bombes, sans compter les boulets et les obus ; le jour, ses cavaliers montaient à

---

(1) Au sud de Sétif.

cheval et faisaient le tour de la ville pour essayer d'y découvrir quelque brèche, tandis que les assiégés leur décochaient force balles qui les obligeaient à revenir sur leurs pas. Malgré ce siège, les Constantinois n'eurent pas à souffrir de la soif, car Dieu leur envoya une pluie abondante.

Hammouda expédia une seconde armée commandée par l'ancien bey de Constantine, Hadj Mostafa Angliz. Elle campa derrière le Koudiat, face à la ville; puis, elle se mit à attaquer les Constantinois, à tirer sans discontinuer, à incendier la place. Rien n'y fit; au contraire, lorsque les assiégeants suspendaient le feu, les habitants se moquaient d'eux et leur criaient par la Porte d'El Kantara et par le Chath (1) : « Pourquoi étiez-vous si paresseux cette nuit? Bombardez-nous donc, vous nous faites plaisir ! » La colère des Tunisiens était à son comble et ils répondaient par des injures à leurs ennemis : « Appelez la miséricorde de Dieu pour celui qui a bâti votre ville sur un roc inébranlable », disaient-ils.

Sliman Kahia donna l'ordre d'avancer sur les remparts avec les chameaux et de dresser les échelles pour donner l'assaut à la place. Les chameaux passèrent devant les soldats et ils arrivèrent jusqu'à la mosquée de Sidi Barka el Aroussi, située sur l'emplacement actuel de la Place (de la Brèche), hors de la porte. Mais les assiégés derrière les remparts, dirigèrent leurs fusils et leurs canons sur l'ennemi. Les chameaux blessés reculèrent en désordre et revinrent les uns sur les autres en foulant sous leurs pieds les soldats. Les troupes de Sliman Kahia battirent en retraite après avoir employé en vain toutes les ruses possibles pour prendre la ville. Et cependant, il n'y avait dans Constantine, ni bey, ni officier, ni soldat ; seuls les habitants aidés de quelques Turcs, avaient organisé la résistance.

---

(1) Pont Perrégaux.

Une forte colonne sous le commandement d'Ahmed Agha quitta Alger pour aller au secours d'Hossine qu'elle rencontra aux environs de la Medjana. Les deux alliés se dirigèrent en hâte sur Constantine où la cavalerie tunisienne les attendait : la rencontre fut meurtrière. Ahmed Agha avait installé ses troupes près de Bou Hamroun, vis-à-vis l'armée tunisienne ; durant le combat il fit preuve d'une grande bravoure, car il n'avait qu'une poignée de soldats. A peine avait-il dressé son camp et tiré quelques coups de canon, que Dieu lui donna la victoire.

D'autres troupes d'Alger vinrent renforcer celles de l'Agha ; elles débarquèrent à Bône, prirent la route de Smendou, passèrent au Hamma et gravirent la côte des Semmara (les Tresseurs de jonc) (1) qui est en contre-bas de la ville dans la direction des deux squares. Arrivées à Medjez el Renem (le Passage des troupeaux) (2), où existe actuellement un pont sur la rivière (3), elles se trouvèrent aux prises avec les troupes tunisiennes campées dans la vallée du Rumel. On se battit d'abord à coups de fusil ; puis les sabres furent tirés des fourreaux, un corps à corps s'en suivit ; on ne vit plus que des bras coupés et des têtes tranchées. Le combat dura quelque temps ; à la fin, les soldats tunisiens furent vaincus.

La nuit survint ; chacun coucha dans son camp, ignorant l'issue de la bataille ; Sliman Kahia, El-Hadj Mostafa Angliz, son fils Ali et les chefs de Tunis s'enfuirent au milieu de la nuit sans prévenir leurs soldats, ni leurs sujets ; au matin leur défaite était complète. Les portes de la ville furent ouvertes ; les habitants en sortirent et firent un grand butin. Les femmes des Arabes tunisiens et leurs enfants furent faits prisonniers ; la plus grande partie des soldats ennemis furent pris ;

---

(1) Pont d'Aumale.

(2) Camp des oliviers.

(3) Pont d'Arcole.

mais l'Agha eut pitié d'eux, il les envoya à Alger pour être embarqués à destination de leur patrie.

\*  
\*\*

Personne n'entra jamais dans Constantine ; tous ceux qui tentèrent de s'en emparer furent toujours repoussés jusqu'au jour où Dieu décréta l'entrée des troupes françaises dans la ville en 1253 H. = 1837 J.-C. Le commandement appartient à Dieu, l'unique, le puissant!

\*\*

#### *Causes de la construction du fort du Mansoura*

Ce fort, qui, nous l'avons vu, fut démoli par Mourad-bey, avait été bâti par les Turcs.

Constantine était alors sous la domination des rois haf-sides de Tunis ; mais le pouvoir de ces princes s'amoin-drissait de jour en jour, et ils durent s'allier aux Chré-tiens pour administrer leur royaume des Beni Merouan. C'était l'époque où les Turcs s'établissaient à Alger et y devenaient puissants, tandis que les dynasties des Beni Merin du Maghreb et des Beni Hammad de Bougie tom-baient en décadence. Les Arabes en profitèrent pour semer le désordre dans le pays et se conduire en maîtres dans la région de Constantine.

Mais deux armées turques furent envoyées de Tunis et de Bône contre les révoltés ; elles leur livrèrent de vio-lents combats dont le principal fut celui de l'Oued Koton, entre Mila et Constantine, où les deux troupes ennemies furent également éprouvées.

La paix fut alors signée aux conditions suivantes : les Turcs gouverneraient la ville ; mais le pouvoir serait partagé par tiers entre le cheikh Ben Ali, le cheikh des campements des Hanancha et le gouvernement turc. Ces

conditions furent acceptées par les parties, qui d'ailleurs les respectèrent. C'est pourquoi depuis cette époque jusqu'à nos jours l'usage veut que le bey tunc endosse, le premier, le vêtement de commandement envoyé par Alger ; il le passe ensuite au cheikh des Arabes, lequel l'adresse au cheikh des Hanancha. La charge du cheikh des Arabes et celle du cheikh des Hanancha sont connues sous le nom de charges du caftan, car leur pouvoir est le même que celui du bey.

La paix conclue, les habitants de Constantine ne furent plus d'accord entre eux : les uns acceptaient la domination turque, les autres la repoussaient. Les partisans des Turcs avaient pour chef le savant et vénérable Sidi Abdelkrim Lefgoun; le distingué et célèbre cheikh Sidi Abd el-Moumen était à la tête du parti anti-turc.

C'est alors que les Turcs s'établirent sur le plateau du Mansoura et commencèrent à construire un fort pour leurs troupes.

Bien qu'ils fussent justes et bienveillants, Abdelmoumen et ses partisans du quartier de la Porte Djabia ne désarmèrent pas. Pendant trois ans la situation resta tendue.

Au bout de ce laps de temps, les Turcs se décidèrent à mettre en œuvre la ruse pour capter la confiance d'Abd el-Moumen, le grand maître de la ville. Ils firent la paix avec lui et, le prenant au piège de leur duplicité et de leur fourberie, ils réussirent à le circonvenir. Ils l'invitèrent à dîner dans le fort du Mansoura. Il accepta leur invitation sans méfiance; mais, à peine était-il arrivé, qu'il était mis à mort ; on l'écorcha et sa peau bourrée de coton fut envoyée à Alger. Le corps d'Abd el-Moumen est enterré à Constantine dans la mosquée connue sous son nom (1).

Abd el-Moumen était désigné tous les quatre ans pour

---

(1) Rue Fontanilhas.

être le chef de la caravane des pèlerins qui se rendait au Hedjaz ; beaucoup de musulmans partaient en pèlerinage sous sa conduite.

Après avoir tué Abd el-Moumen, les Turcs choisirent Lefgoun pour cheikh de la ville. Comme son prédécesseur, il prenait la tête de la caravane qui se rendait au pèlerinage. Il était traité avec honneur par les Turcs et personne n'osait attaquer sa considération. On ne peut le comparer à aucun autre chef, à tous les points de vue, mais surtout pour la quantité d'offrandes faites à sa personne et à ses descendants ; des habous subsistent encore au profit de sa famille.

Le fort dont nous venons de parler a été détruit par Mourad, bey de Tunis, lorsqu'il attaqua Constantine, nous avons déjà dit dans quelles circonstances.

#### [Les beys de Constantine]

L'administration de Constantine était entre les mains des Oulad Ferhat bey, famille à laquelle appartient Ali Khodja, dont il a été question précédemment et plusieurs autres personnages de marque ; le pouvoir était héréditaire dans cette famille. Mais lorsque leur puissance s'affaiblit et qu'ils ne purent plus résister, ni aux Arabes, ni aux bédouins, les Turcs envoyèrent un de leurs généraux, Hossin Keliani pour gouverner la ville.

#### [Hossin Keliani]

Hossin Keliani est connu sous le nom de Chaïb (vieux) et de Boukemia (l'homme au poignard). Il était brave et courageux, dirigeant très bien les affaires de ses sujets, arabes et turcs, qui lui obéissaient docilement.

C'est lui qui construisit la grande mosquée de Souk erzel (le marché à la laine filée), dans le quartier de Rous

edouames, (les têtes des souterrains); cette mosquée sert aujourd'hui de cathédrale aux Français.

Sous son administration, une armée d'Alger alla au secours d'Ali, pacha de Tunis, qui s'enfuyait devant son oncle, Hossin ben Ali, maître du pouvoir dans la ville.

Hossin Keliani quitta précipitamment Constantine avec sa troupe à laquelle s'adjoignirent des volontaires arabes et des sujets de Tunis. Hossin ben Ali était campé avec ses soldats à l'endroit appelé Semendja, à 14 parasanges de Tunis. Hossin Keliani établit son camp en face de lui.

Les ennemis restèrent ainsi seize jours sans se livrer de combats sérieux; seuls, quelques cavaliers se rencontraient et se repoussaient dans des escarmouches insignifiantes. Les Arabes de la région désertaient chaque jour leur camp pour entrer dans celui des Algérois.

Vers la fin de la nuit du 17<sup>e</sup> jour les troupes d'Alger quittèrent leur emplacement pour attaquer l'armée tunisienne. Le bey de Constantine, Hossin Keliani, prit aussi la tête de ses cavaliers et fantassins, mais, en homme brave et habile, connaissant bien la tactique de la guerre, il ne se joignit pas à la colonne d'Alger : il se dirigea vers la plaine, de façon à tourner l'armée de Tunis.

Quand les deux partis furent en présence, les troupes d'Alger comme celles de Tunis se sentirent enflammées de la fureur des combats; la mêlée s'engagea terrible, chacun frappant d'estoc et de taille; les troupes tunisiennes se jetèrent enragées sur celles d'Alger; le désordre se mit dans le camp des Algérois et beaucoup de leurs soldats furent tués.

Mais voici qu'Hossin Keliani qui était sur le derrière de la colonne de Tunis fondit sur elle à l'improviste et la cerna; il s'empara facilement des armes, des canons, des tentes, des bagages; il prit aussi les bêtes et les hommes qui échappèrent à la mort; puis il donna l'ordre d'abattre les tentes dressées : les soldats tunisiens qui faisaient volte

face pour gagner leur camp, s'aperçurent qu'il était aux mains de l'ennemi. Le sultan de Tunis, Hossin ben Ali, fut blessé dans la mêlée ; parmi ses soldats, les uns s'enfuirent, les autres furent faits prisonniers.

Ali pacha fit son entrée à Tunis, tandis qu'Hossin Keliani campa dans les environs, à Haririä, avec la colonne d'Alger. Après s'être reposée quelque temps et avoir reçu ce qu'elle avait exigé d'Ali Pacha, la colonne revint à Alger.

\*  
\*\*

[*Hassan bou Hanek, Achdji Hassan.*]

A sa mort, Hossin Keliani fut remplacé par Hassan bou Hanek, surnommé Achdji Hassan.

C'était un homme habile, dur, ne reconnaissant aucun saint, n'ayant d'égard pour personne, tant il avait une nature indépendante et un caractère énergique, jusqu'au jour où il se rencontra avec le saint et vertueux cheikh ech Chalihi, au sujet d'une affaire qu'il avait avec lui. Lui ayant parlé, il voulut lui imposer de dures conditions : or voici qu'il vit de grands périls l'entourer ; il se croyait assis au-dessus d'un grand précipice, sur un feu qui flambait ; il voyait des choses dont il ne pouvait supporter la vue. Aussi implora-t-il le secours du cheikh. Depuis ce moment, ses intentions envers lui s'améliorèrent et il crut à l'influence et au pouvoir des saints. Il donna au cheikh un palais près de Arbain Cherif ; c'est le palais qui est connu de nos jours sous le nom de Dar ech Chalihi (1). Il lui octroya également des terres et lui confia dans le pays des Abdennour (2), une zaouia qu'il exempta de toute redevance au beylic. Cette zaouia a conservé jusqu'à présent le nom du cheikh.

---

(1) Dans le quartier arabe ; rue Sidi-bou-Regada.

(2) Tribu de la Medjana.

Hassan bey construisit la mosquée Sidi Lakhdar à laquelle il affecta de nombreux biens habous et où il fut enterré.

A l'extérieur, Hassan bou Hanak fut sollicité par Younès fils d'Ali, pacha de Tunis qui assiégeait Kairouan ; celui-ci désirait une colonne de renfort pour l'aider à prendre la ville et il offrait pour ce service une somme de cent mille réaux. Achdji Hassan répondit qu'il arriverait avec ses troupes aussitôt la somme versée. Après un échange de correspondance entre les deux princes, il fut décidé ceci : Achdji Hassan irait renforcer l'armée d'Ali pacha ; arrivé à Tifach (1), il recevrait vingt mille réaux ; au Kef il en recevrait encore vingt-cinq mille et le solde, soit cinquante mille réaux, serait versé à Kairouan. Achdji Hassan partit donc à la tête de sa colonne et, arrivé à Tifach, il reçut les vingt-cinq mille réaux promis ; là il rebroussa chemin et s'en revint à Constantine.

Sous le gouvernement du même Hassan bou Hanak, une armée quitta Alger pour aller prêter main-forte à Mohammed bey, fils de Hassan ben Ali, contre son cousin Ali pacha. Le sultan d'Alger ordonna à Achdji Hassan d'équiper ses troupes et de partir avec Ahmed Agha, chef de la colonne d'Alger, dès réception de son ordre. Achdji Hassan, très lié d'amitié avec Ali, pacha de Tunis, fut peu flatté de cette mission, mais il dut obéir aux injonctions du pacha d'Alger, Ibrahim, dont il était le ministre à Constantine et sous la dépendance duquel il se trouvait : il équipa donc sa colonne.

Lorsque Ahmed Agha fut arrivé, il joignit son armée à la sienne. Avec eux se trouvaient Mohammed bey et Ali bey, les deux fils d'Hassan ben Ali, qui demandaient à reprendre Tunis, la capitale de leur père. Des volontaires de Constantine et de Tunis complétèrent l'armée du général algérois. On marcha jusqu'au Kef où l'on rencontra

---

(1) 40 kilomètres au sud de Souk-Ahras.

Ali pacha qui avait fortifié la ville, et l'avait garnie de soldats et de combattants bien armés.

Pendant ce temps une correspondance secrète était échangée entre Ali pacha et Hossin bey sans être interceptée par personne. Ali pacha demandait à Hossin d'éloigner ses troupes de la ville et celui-ci accueillait favorablement cette demande.

Les troupes assiégèrent le Kef et cernèrent la ville de toute part. Puis Ahmed Agha ordonna de creuser une galerie souterraine pour faire sauter les remparts. Les soldats se mirent à l'ouvrage, mais les habitants du Kef s'en aperçurent ; voici comment :

L'agha de la Casba, homme très habile dans l'art, de creuser les galeries et qui était resté à l'intérieur de la place faisait le tour de la ville pour essayer de découvrir l'endroit où l'on minait. L'ayant trouvé, il ordonna de piocher profondément ; puis prenant un morceau de peau bien lisse, il le plaça à même la terre ; il y déposa quelques grains de blé et observa attentivement : bientôt il vit le blé remuer sous les coups de pioche donnés par dessous le sol. Alors il continua à faire creuser jusqu'à ce que le soldat ennemi qui piochait de l'autre côté apparut : une balle le tua net. Ainsi la ruse de la mine fut éventée.

Hossin bey écrivit ensuite au pacha d'Alger. Il l'informait secrètement que son général Ahmed Agha cherchait à s'attacher le dévouement de ses soldats. « Lorsqu'ils reviendront à Alger, ils se soulèveront contre toi, te tueront et te remplaceront par Ahmed Agha ».

Ibrahim pacha ne souffla mot de cette lettre, mais il enjoignit à son général de revenir, tandis qu'il ordonnait à Hassan bey de le tuer : Ahmed Agha obéit et l'armée algéroise revint ; arrivée aux environs de Constantine, Hassan bey s'empara du général et le mit à mort.

Sous l'administration d'Hassan bey, le cheikh des Hanacha Bou Aziz fut tué à Tunis ; voici le résumé de cette affaire.

Bou Aziz était un fin diplomate, rusé et habile, que personne ne pouvait prendre en défaut ; changeant facilement d'avis, il soutenait tantôt le gouverneur de Tunis pour combattre le bey de Constantine et tantôt il traitait avec le gouverneur de Constantine pour se déclarer l'ennemi du pacha de Tunis. Très fort et très courageux, il était le chef des Hanancha. Lorsque le bey de Constantine se rendait dans sa tribu pour percevoir l'impôt, Bou Aziz lui faisait parvenir son dû par ses serviteurs, car il ne se sentait pas en sûreté auprès de lui.

Lors de son retour du Kef, Hassan bey s'empara d'Ibrahim, fils de Bou Aziz et le fit emprisonner. Le père se révolta et jura de couvrir le territoire d'Hassan bey de fantassins et de cavaliers et de dévaster toute la région de la Medjana ; il écrivit à Ali, pacha de Tunis, pour lui demander son alliance. Ali accepta et affecta une vive animosité à l'égard d'Hassan, promettant de se soulever contre lui. Bou Aziz comptait donc sur Ali.

Quand Younès, fils d'Ali pacha, se rendit au Kef pour payer le tribut habituel, Bou Aziz vint vers lui. En apprenant cette arrivée du chef des Hanancha, Younès prit la tête de ses troupes et se porta au devant de lui, feignant d'être heureux de sa rencontre et s'en réjouissant vivement. Les deux chefs firent ensemble une partie de la route. Puis on dressa les tentes, on s'apprêta à se restaurer et les mets furent servis. Bou Aziz se mit à manger, tandis qu'Younès se levait et quittait la tente : à peine était-il dehors, que ses serviteurs entouraient Bou Aziz, le saisissaient et l'enchaînaient. La corde au cou, Younès l'envoya à son père Ali, pacha de Tunis. Celui-ci l'attacha sur une mule en plaçant sa tête du côté de la queue de l'animal et il le fit promener par les rues de la ville ; puis il lui trancha la tête.

Toujours sous le gouvernement d'Hassan bey, une querelle éclata entre Ali pacha et son fils Younès. Ces deux princes s'étant déclaré la guerre, Younès s'établit dans

la Casba de Tunis et son père se fixa au Bardo, hors de la ville. De nombreuses rencontres dont le récit serait trop long, eurent lieu entre les deux rivaux. Finalement, Younès dut fuir et se réfugier à Tébessa. De là, il écrivit à Hassan bey pour lui annoncer son arrivée dans cette ville et sa retraite sur Constantine. Le bey lui envoya aussitôt ses troupes et il entra ainsi dans la capitale. Hassan en personne alla à sa rencontre, lui manifesta sa joie de le revoir, l'entoura d'égards et le traita avec honneur. Cette entrée d'Younès à Constantine eut lieu en 1165 H. = 1751 J.-C.

Dans le choix de ses domestiques, de ses esclaves et de ses équipages, Younès affecta des manières de roi pour se donner de l'importance; cela dura jusqu'à la mort d'Achdji Hassan bey en 1167 H. = 1753 J.-C. (1).

\*  
\* \*

[*Hassan bey Azreg Aïnou*]

Hassan bey Azreg Aïnou (aux yeux bleus) succéda à Achdji Hassan bou Hanak.

Il commença par séquestrer Younès en empêchant les personnes venant de Tunis ou des environs de l'approcher. Celui-ci était véritablement prisonnier. Sur ces entrefaites, le pacha d'Alger, Mohammed étant mort, fut remplacé par l'oncle d'Hassan bey qui était Ali Pacha Barmaksis; aussi l'autorité du bey Constantinois fut-elle considérable, son influence devint prépondérante et il entraîna le souverain d'Alger contre son ennemi, Ali pacha de Tunis. Mohammed bey et son frère, Ali bey, tous deux fils d'Hassan pacha ben Ali et cousin d'Ali pacha de Tunis, se trouvaient alors à Alger; aussi le pacha d'Alger demanda leur concours pour aller attaquer Tunis.

---

(1) Le manuscrit de la médersa donne une date fautive : 1170 Hég. = 1756 J.-C.

Le bey de Constantine devenait de plus en plus dur pour Younès; il faisait main basse sur tous ses biens, or, armes, bijoux précieux, pierres de grande valeur; lui enlevant ses intendants et ses esclaves et ne lui laissant qu'un secrétaire et deux domestiques pour le servir, il murait la porte de sa prison, ne réservant qu'une lucarne pour lui faire passer ce dont il avait besoin. Après cela, il se joignait à l'armée d'Alger qu'accompagnaient Mohammed bey et Ali bey.

Les troupes précipitèrent leur marche sur Tunis et se grossirent en cours de route de contingents venus de la plaine, en sorte qu'elles s'emparèrent facilement de Tunis: le pacha fut tué (1169 H. = 1755 (J.-C.) (1). Le fils d'Hassan ben Ali, Mohammed bey, lui succéda. Quant à Hassan bey de Constantine, il s'empara des trésors du pacha d'Ali et arracha même les bijoux que portaient ses femmes. Après avoir ramassé des richesses considérables, il revint à Constantine; mais, arrivé dans sa capitale, il tombait malade et mourait.

\*  
\* \*

[*Ahmed-bey*]

Son successeur fut Ahmed bey el Kolli; c'est l'ancêtre d'Hadj Ahmed bey, celui des mains duquel les Français ont pris le pays. Il s'associa à Ahmed, fils d'Younès, et Mahmoud, fils de Mohammed bey, qui étaient cousins. Homme intelligent et vertueux, il s'intéressa au sort de ces deux princes et se demanda pourquoi ils se trouvaient dans une position honorable tandis qu'Younès était enfermé. Aussi il sollicita du dey d'Alger la faveur d'élargir Younès. Sur sa réponse favorable, il rendit la liberté au prisonnier, le traita avec égard et lui donna une brillante

---

(1) Le manuscrit de la médersa ne mentionne pas la date.

situation qu'il partagea entre son fils et son neveu. Mais en 1177 H. = 1763 J. C., un ordre arriva d'Alger prescrivant d'emprisonner à nouveau Younès, de le cacher avec soin et de faire croire à sa mort. En conséquence, il fut jeté en prison et le bruit de sa mort se répandit partout.

Voici, à ce qu'on dit, la cause de ces événements :

Le dey d'Alger avait envoyé un de ses ambassadeurs au sultan de Stamboul, Son Excellence, Mostafa Khan, de la dynastie d'Osman. Or, le vizir qui le reçut avait été informé, par un courtisan du pacha Ali, tué à Tunis, que les Algérois avaient pillé le trésor de la ville pour en faire des choses illicites; ils avaient enfermé Younès, fils du pacha, après lui avoir pris les biens qu'il emportait dans sa fuite.

Le vizir s'adressa en ces termes à l'envoyé d'Alger: « J'ai su que vous vous êtes emparés de Tunis; après avoir mis à mort Ali pacha, vous avez pris une grande partie de ses richesses — et le vizir énuméra des choses luxueuses qu'aucun sultan ne possède; — vous avez enfermé son fils Younès après avoir ravi sa fortune. Notre seigneur le sultan Mostafa, qui a appris tous ces événements, en a été scandalisé; il ne peut les ratifier et il envoie à Alger un courrier pour ramener Younès bey après l'avoir délivré de vos mains. Il fera l'inventaire des biens qui lui revenaient de son père et vous serez contraints d'en rembourser la valeur, puisque vous vous en êtes emparés injustement ».

Pendant tout ce discours, l'ambassadeur conserva son calme, en sorte que la colère du vizir s'apaisa. De retour à Alger, il rendit compte à son maître de sa mission. Le dey en fut navré, car il craignait l'arrivée d'un cobdji du pacha venant lui réclamer son prisonnier : c'est alors que courut le bruit de la mort de Younès, bien qu'il fut seulement enfermé.

Younès resta enfermé jusqu'en 1182 H. = 1768 J. C., époque où éclata la querelle d'Ali pacha de Tunis et d'Ah-

med bey de Constantine. Ali pacha venait de remplacer à Tunis son frère, Mohammed pacha, que les Algérois y avaient établi. Ahmed bey voulut lui susciter des ennuis et il demanda au nouveau dey d'Alger, Mohammed pacha, l'autorisation de faire sortir Younès de prison. Mohammed pacha succédait au dey qui avait fait prisonnier Younès; il donna des ordres pour le mettre en liberté. Ahmed bey fit donc sortir Younès de son cachot; il le combla d'honneurs, et l'engagea à multiplier ses promenades et ses sorties à cheval, de manière à se montrer à tous, petits et grands; puis, pour irriter encore davantage le pacha de Tunis, Ali, il lui annonça par lettre tous ces événements. Mais Dieu décréta la maladie d'Younès peu de temps après sa sortie de prison et il mourut.

Enfin, sous le règne d'Ahmed bey eut lieu la révolte bien connue des Flissa. Les tribus du Djebel Flissa et des Beni Abbas (1) s'étant insurgées contre l'autorité du sultan de Constantine, toutes les communications furent interceptées avec la ville; le bey ne pouvait recevoir aucune nouvelle des Turcs, puisque les révoltés tenaient les routes et massacraient les soldats. Aussi, à la tête de ses contingents et de son état-major, Ahmed bey fit une expédition contre les rebelles. Une armée venue d'Alger se joignit à ses troupes dans les Flissa. Mais les habitants de la montagne appelèrent à leur secours les Berbères Zouaoua et les autres des environs. Un grand combat eut lieu où les Kabyles eurent l'avantage; beaucoup de Turcs furent tués. Ahmed bey et le chef de la colonne d'Alger étaient complètement défaits.

\*  
\* \*

[*Salah-bey* 1185 H. = 1771 J. C.]

A la mort d'Ahmed bey, son lieutenant Salah bey lui succéda. Son administration fut des plus heureuses et il

---

(1) Tribus de la Kabylie.

parvint à une célébrité qu'aucun des gouverneurs les plus renommés d'Alger et de Tunis ne put atteindre; personne n'accumula dans la ville autant de richesses; il fit construire la mosquée de Sidi el-Kettani; il se fit faire des maisons dans le quartier du Chara; il planta beaucoup de jardins.

Il avait une grande influence sur le bey de Tunis. C'est lui qui construisit le pont; dans ce but, il appela des architectes des pays chrétiens et dépensa de fortes sommes. Bref, il rendit la région prospère; et le peuple fut heureux sous son administration qui dura environ 22 ans; son histoire est très connue, sa popularité est considérable.

Hossine, fils d'Achdji Hassan bou Hanek, connu sous le nom d'Hossine pacha, habitait le palais de Salah à Constantine. Salah bey avait beaucoup de respect et de considération pour son hôte. Quiconque aurait tué un individu ou accompli un crime, aurait pu se réfugier en toute sécurité chez Hossine pacha; personne ne l'aurait inquiété et Salah lui-même ne l'aurait point puni, tant était profonde sa vénération pour le fils de son sultan.

Mais cela ne dura point et la brouille éclata entre eux. Hossine dut partir à Alger; son père, pour s'en débarrasser, l'envoya à Miliana avec obligation d'y demeurer. Mais Salah bey fut desservi auprès du pacha; destitué, il fut remplacé par un ancien caïd des Zmala (1), Ibrahim bou Seba.

A l'époque de Salah bey, c'était déjà un gros personnage, très influent à Alger et très estimé par les chefs de l'administration. Lorsque le bey l'avait destitué du caïdat, il avait craint pour sa vie et s'était réfugié à Alger, où il avait obtenu le caïdat du Sebaou.

Nommé bey de Constantine, il se concerta avec Hossine pacha, l'ancien bey de la ville; c'était son beau-frère par sa femme. Ils avaient épousé les deux filles du cheikh des Arabes, El-Hadj ben Gana (la troisième fille de ben Gana

---

(1) Tribu au sud-ouest d'Oran.

était mariée au trésorier général d'Alger). Il le fit donc venir de Miliana et en fit son lieutenant.

Ibrahim bey quitta Alger à la tête des Amraoua, tribu de spahis du Sebaou; il rencontra sur sa route les Oulad Moqran avec des contingents hachemites de la Medjana et des chefs arabes. Il recruta ainsi une armée considérable à l'insu de Salah bey.

Mais, arrivé au Djebel Chettaba, Salah bey entendit parler d'Ibrahim; terrifié, il rassembla aussitôt ses soldats et les cris de: « Aux armes! Aux armes! Voici les Chrétiens! » retentirent partout; une vive effervescence régna en ville.

A la tête de sa cavalerie, Salah bey sortit de Constantine par la porte d'El-Kantara, pensant rencontrer Ibrahim en longeant la vallée du Rumel. Mais, en vue de l'armée algéroise, il se réfugia dans la tente « el-djerah (1) »; c'est une tente au sujet de laquelle tous les soldats sont d'accord pour décider que celui qui s'y réfugie ne saurait être inquiété par un supérieur.

Ibrahim s'étant porté à la rencontre de l'armée constantinoise, son général fit halte. Il réunit alors le divan et donna lecture des lettres du pacha ordonnant de reconnaître comme bey Ibrahim; aussitôt après, les tambours battirent, selon la coutume en pareille circonstance. Puis Ibrahim envoya quérir Salah bey qui fut amené au milieu des soldats : il le rassura et le traita avec douceur : « Je suis ton frère, lui dit-il; n'ayons que de bons rapports entre nous; ici, tu es en complète sécurité. Reste avec moi à Constantine, où tu es honoré et considéré. Si tu préfères réaliser tes biens et te retirer avec tes enfants et ta famille auprès de personnes distinguées et honnêtes, tu es libre, choisis la résidence que tu voudras ».

En compagnie de Salah, Ibrahim fit son entrée dans la ville; le premier rentra dans son palais, situé au Souk de l'Accur, et l'autre descendit au Palais des Emirs (2).

---

(1) Cf. Mercier, la tente de refuge, p. 333 en note.

(2) A côté de la mosquée Salah bey.

Mais alors Salah bey se démasqua; il s'entretint secrètement avec les courtisans et les domestiques du Palais des Emirs et ils décidèrent de tuer Ibrahim pendant la nuit. Durant trois nuits, Ibrahim ne ferma point l'œil. Mais la nuit suivante, les partisans de Salah bey, en armes, s'étant présentés au Palais et ayant fait ouvrir les portes par les mamelucs, il fut pris et égorgé. Tous ceux qui se portèrent à son secours furent décapités; de nombreuses victimes jonchèrent le sol et le sang coula abondamment dans la rue.

Le lendemain, Salah rentrait au Palais des Emirs, partageait entre ses soldats, le butin de son rival, et annonçait qu'il se rendait indépendant du souverain d'Alger.

Il recommanda à ses troupes de protéger les habitants de la ville contre toute surprise et de les défendre; un commissaire fut envoyé pour rassurer la population : « Ouvrez vos marchés, dit-il; vendez et achetez sans crainte; nous sommes avec vous; nous vous protégerons et vous n'aurez pas de défenseurs plus dévoués ».

Mais un employé de l'administration de Constantine se rendit auprès du pacha d'Alger pour lui annoncer la mort d'Ibrahim et la révolte de Salah. Le pacha fut très courroucé; il se levait, et se rasseyait, sous l'empire de la colère qui l'étouffait; puis il ordonna de préparer les canons, de déployer les tentes, d'équiper les fantassins et les cavaliers; ce qui fut fait. « Moi-même, je partirai à Constantine, déclara-t-il, et je démolirai la ville pierre par pierre ». Les courtisans de son entourage s'employèrent à calmer sa colère : « Pourquoi surmener tes troupes et tes soldats, dépenser des trésors pour une telle bagatelle? dirent-ils. Que vaut Salah bey? Nomme donc pacha à Constantine, Hossine, le lieutenant d'Ibrahim ».

Le pacha envoya chercher Hossine qui était resté à Alger et lui demanda de ramener la famille d'Ibrahim; il lui remit le vêtement d'honneur et l'investit des fonctions de gouverneur de Constantine. Aussitôt après Hossine quitta la capitale.

Or, il était parent par alliance avec les Moqrania ainsi qu'avec les cheikh des Arabes. Quand il arriva dans leur tribu, tous les habitants se joignirent à lui et amenèrent de plus leurs esclaves.

Le cheikh des Arabes vint à se rencontrer avec un contingent de soldats, une députation des douars et des volontaires de la plaine. Hossine avait donc des forces nombreuses lorsqu'il reprit sa marche.

Salah bey, apprenant l'arrivée prochaine de son rival leva la garde du Palais des Emirs et demanda du renfort à la population; mais les habitants firent la sourde oreille, ne voulant point secouer le joug du pacha d'Alger; une révolution éclata dans la ville, au cours de laquelle les Turcs se groupèrent autour de Salah bey.

Hossine passa la nuit près de Constantine. Le lendemain matin, il se trouvait avec ses troupes dans la vallée du Rumel et il faisait parvenir au général et au divan de la ville son titre de nomination qui fut lu aux chefs assemblés. Il ajoutait : « Si vous restez sous la domination d'Alger et de l'Oudjac, tout ira bien ; mais si vous vous rendez indépendants, les Arabes vous combattront et personne de vous ne sera épargné. »

Les Turcs s'écrivirent entre eux pour se blâmer d'avoir déserté la cause du pacha d'Alger ; peu à peu, ils s'éloignèrent de Salah bey qui resta presque seul. Alors le cheikh de la ville, Abderrahman ben Lefgoun dont l'influence était considérable, s'entretint avec lui : « Viens dans mon palais, lui dit-il ; j'écrirai en ta faveur au pacha et je pense qu'il m'entendra ; nous ferons ensemble le pèlerinage. » Salah l'écouta et partit avec lui, tandis que ceux qui étaient là se dispersèrent. Mais lorsque ces deux personnages arrivèrent près du palais, ils croisèrent le divan de la Casba et Salah bey fut pris. Se tournant vers le cheikh de la ville il s'écria : « Tu m'as trahi ! — Tu t'es trahi le premier, répondit Lefgoun, et de plus tu as trahi ceux qui ont eu confiance en toi ! ». On l'emmena à la Casba où il fut étranglé.

Hossine fut avisé de la mort de Salah et à la tête de ses troupes il fit son entrée dans Constantine.

★★

Voilà ce qu'il nous a été possible de réunir sur l'histoire de Constantine. Dieu est le plus savant !

---

### Biographie du Cheikh Fath Allah (1)

---

Le savant docteur, le fin, le perspicace Fath Allah est né en Syrie ; d'origine chérifienne, il descend d'Ali Bari. Avec ses parents, ses frères et son oncle, il émigra en Egypte. Comme ses frères, il était hanéfite.

De taille élevée, de corpulence moyenne, il avait les cheveux abondants, les yeux et les sourcils noirs.

Il alla ensuite à Alger où il résida et fut inscrit sur les registres du pacha, en vue d'obtenir une indemnité en sa qualité d'hanéfite.

Enfin, quelque temps avant le règne de Salah bey, il se transporta à Constantine ; là il se maria et il rencontra le bonheur. Il enseigna dans cette ville les traditions, la littérature, l'astronomie, les tableaux dévoilant les secrets par les lettres ; il connaissait la fabrication des cachemires, la teinture sur étoffes, la distillation des fleurs à parfum, telles que rose et jasmin. Il fut orateur à la Djama de la Casba ; puis à Sidi el Kettani jusqu'à sa mort ; il dirigea la médersa de Souk Erzel où il enseigna aussi jusqu'à sa mort. Il fut mufti du rite hanéfite, pendant quelques années ; puis inspecteur des habous durant deux

---

(1) Ne se trouve pas dans le manuscrit de la médersa.

Dans le manuscrit de la bibliothèque nationale, cette biographie ne porte pas de nom d'auteur, elle est simplement intercalée entre le *Tarikh Qosantina* et la *Révolte d'Ahmed le Kabyle* du même El Mo-bârek.

ans ; enfin, *cadi hanéfite* jusqu'au temps d'Ahmed Chaouch le Kabyle.

Ahmed le Kabyle, après s'être révolté avec ses troupes contre le bey de Constantine, Ali, et l'agha d'Alger, Ahmed, les avait tués et s'était proclamé bey de la ville sans l'autorisation du pacha; il rêvait même d'aller à Alger prendre le pouvoir. Il s'empara du trésor et distribua de l'argent aux soldats. Mais bientôt il s'aperçut que ses contingents le trahissaient, se repentant d'avoir favorisé la révolte. Alors lui aussi se repentit d'avoir suscité les troubles ; cependant il ne laissa pas percer son repentir. Il comprit qu'il ne retirerait aucun profit de ces désordres et de l'assassinat du Bach agha et du bey.

Aussi il envoya dire au cheikh Fath Allah d'écrire au pacha d'Alger pour lui faire savoir qu'il n'avait agi que contraint et forcé par les habitants et ses soldats. — « Je n'écrirai jamais cela, dit le cheikh, car les habitants ne m'ont pas autorisé à le faire et ils sont étrangers à ton crime ; si tu avais été honnête, tu n'aurais pas agi comme tu l'as fait » ; et il continua à l'invectiver durement. Pour toute réponse Ahmed le Kabyle lui enjoignit de quitter sur-le-champ la ville et de se retirer à Bône, ce que fit le cheikh, tandis que l'usurpateur lançait deux cavaliers à sa poursuite avec mission de le tuer dès qu'ils le rencontreraient. Ils le rejoignirent à Fedj bou Ghareb ; c'est là qu'il mourut et qu'il fut enterré.

---

### Révolte d'Ahmed le Kabyle

---

Ahmed Chaouch était un chef militaire d'origine turque qui s'était marié à Constantine. Très aimé de ses soldats, qui venaient fréquemment le voir à son domicile, très populaire dans la ville, on prétend qu'il convoitait le pouvoir. C'est pourquoi le bey Ali lui manifesta son

mécontentement. Il dut s'enfuir en Kabylie pendant quelque temps, d'où son surnom d'Ahmed le Kabyle.

C'était à l'époque où l'on s'apprêtait à marcher sur Tunis avec de forts contingents et d'importantes munitions. Hassan agha quittait Alger à la tête d'un corps d'armée bien équipé tandis qu'Ali bey de Constantine allait à sa rencontre ; par leur jonction, ils formaient une colonne compacte. En vue de Constantine les chefs laissèrent leur armée pour entrer en ville faire la prière du vendredi.

Or Ahmed le Kabyle avait obtenu son pardon d'Ali et d'Hassan, il jouissait d'une entière liberté et il faisait partie de leur armée. Secrètement, il s'entretint avec les soldats et leur promit de leur donner 100 pièces d'or (de 6 fr.) à chacun d'eux. Le marché fut accepté et la mort d'Ali et d'Hassan fut décidée.

Le vendredi, les deux chefs s'étant rendus à la mosquée de Souk Erezel, faisaient leur prière sans méfiance lorsque la mosquée s'emplit de soldats et les gardes s'enfuirent ; les révoltés tirèrent des coups de feu dans l'intérieur de la mosquée. Hassan put s'échapper et se réfugier dans une maison voisine. Ali bey, convaincu qu'il était trahi par Hassan agha tira son épée, et, rencontrant à la porte de la mosquée le lieutenant de l'agha, lui trancha la tête ; ayant voulu sortir, il se heurta aux factionnaires qui gardaient la porte et revint dans la mosquée, espérant trouver une autre issue ; c'est dans la maison de Noman qu'il entra ; il demanda au maître du lieu de le cacher.

Mais Mostafa Khodja qui devait être plus tard agha d'Alger se rendait au palais du bey où se trouvait Ahmed le Kabyle qui avait pris le pouvoir ; il lui baisa les mains, le félicita en présence des soldats qui l'entouraient et lui fit connaître la retraite d'Ali bey. Sur-le-champ la soldatesque pénétra chez Noman après avoir barré les rues du voisinage. Mostafa entra chez Ali bey et le faisait sortir de la maison commune qu'il habitait avec son beau-frère

Noman. Ali bey recevait alors un coup de feu des révoltés; malgré sa blessure, il entra dans une maison où il tint tête à ses ennemis par sa vaillance et sa bravoure; il brandissait son sabre et frappait à tour de bras sur ses adversaires qui étaient dans l'obligation de se retirer; pour le tuer, ils durent monter sur la toiture, la dégarnir et, par l'ouverture obtenue, lui lancer des projectiles.

Quant à Hassan agha, on le fit sortir de la maison où il s'était réfugié et on l'amena devant Ahmed le Kabyle qui ordonna de lui trancher la tête.

Les canons tonnèrent, les tambours battirent, des hérauts annoncèrent la paix par les rues et demandèrent à Dieu de rendre prospère le règne du nouveau bey Ahmed. La paix fut conclue entre Ahmed bey et les troupes d'Ali et d'Hassan; il remit à chaque soldat la somme promise; il donna en outre 100 pièces d'or à tout individu inscrit dans la milice, ainsi qu'aux auxiliaires, aux notables kabyles et aux autres. Il décapita l'agha Ali bey et son secrétaire. Chaque jour il passait en revue ses troupes et le commencement, comme la fin de la cérémonie, était annoncé par une salve de 40 coups de canon. Lorsqu'il entraient ou qu'il sortait, il jetait à la foule des pièces d'or et des monnaies d'argent. Ahmed Tobbal fut son lieutenant.

Cependant un lieutenant d'Ali bey, l'Oranais Hadj Ahmed avait pu échapper au massacre dans lequel son maître avait péri et, avec la grâce de Dieu, il était parvenu à Alger et avait renseigné Ahmed pacha sur la trahison des troupes algéroises. Tout ému et craignant le retour d'une soldatesque qui pouvait lui faire subir le sort d'Ali bey et d'Hassan agha, le pacha écrivit à Ahmed Tobbal pour le nommer gouverneur de la ville; il lui envoyait le caftan d'honneur et enjoignait aux troupes et aux auxiliaires d'avoir à protéger le nouveau gouverneur tandis qu'il fallait châtier les soldats turcs qui avaient épousé la cause du Kabyle.

Sur ces entrefaites, Ahmed le Kabyle se mettait en campagne avec ses contingents pour marcher sur Alger, mettre à mort Ahmed pacha et prendre le pouvoir. Il laissait à Constantine son gouverneur Ahmed Tobbal pour le suppléer en son absence.

La lettre d'Ahmed pacha annonçant à Ahmed Tobbal sa nomination de bey lui parvint lorsque Ahmed le Kabyle arrivait à Bir el-Bakirat, l'arrière-garde étant encore dans la vallée du Rumel.

Ahmed Tobbal s'empressa de revêtir le caftan beylical, et escorté des habitants de la ville et des Turcs de la région, il se dirigea vers l'armée campée dans la vallée du Rumel qui le reconnut comme souverain avec d'autant plus d'empressement qu'elle était mécontente de la conduite d'Ahmed le Kabyle à son égard. Rentré en ville, Ahmed Tobbal fit battre le tambour et tonner le canon et les héraults annoncèrent l'avènement du nouveau bey.

A la tête de ses troupes il quitta Constantine pour aller attaquer Ahmed le Kabyle. Celui-ci, en apprenant ces événements, comprit qu'il était perdu; ses partisans ayant été attaqués par leurs adversaires, s'enfuirent comme des valets et des mercenaires et il resta avec une poignée de soldats; il pensa échapper à la mort en s'appuyant sur la colonne campée au Rumel. Mais les Turcs qui la composaient s'étant concertés se rendirent compte de l'importance de la révolte des Arabes; ils ne pouvaient les vaincre et ils allaient certainement périr. Aussi leur décision fut bientôt prise: ils se jetèrent sur le Kabyle, le saisirent et l'étranglèrent. Après quoi, ils implorèrent le pardon de Tobbal bey qui le leur accorda. La durée du gouvernement d'Ahmed le Kabyle avait été de 25 ans.

Dieu le Très Haut seul est éternel !

A. DOURNON,

*Professeur à la Médersa d'Alger.*

---